

Elle ne va pas sans quelques gandoises. Le paysan ne craint pas la grivoiserie narquoise. Telle qu'est la chanson, elle est pourtant bien loin de la corruption de celles de nos cafés chantants. La débauche du paysan est encore celle de nos vieux pères Gaulois, qui y allaient à la bonne franquette, sans les raffinements des sociétés corrompues. Quoique le Couzonnaire ne soit pas tout à fait la même chose que le pur agriculteur rural, il n'est rien moins non plus que l'ouvrier d'usine, si souvent souillé par le contact de la grande ville. Les tailleurs de pierre de Couzon ne sont pas nomades, mais gens du pays, presque toujours propriétaires d'un petit bien. Cela ne les empêche point d'ailleurs d'aimer à rire.

*
* *

La chanson est une sorte de chanson à boire, consacrée, selon les rites, à Bacchus et à Vénus, comme eût dit notre tailleur de pierres, s'il eût vécu au temps du caveau de Bérenger. Le sujet est un peu rebattu, depuis Loth et ses filles, mais il paraît qu'on n'a rien encore trouvé de plus nouveau.

L'auteur, cependant, semble, pour continuer la comparaison, faire passer Bacchus avant Vénus ; surtout « depuis que les fumelles l'ont mordu ». C'est, du reste, une tendance commune à toutes les chansons où la déesse et le dieu sont en parallèle, de donner le pas à celui-ci sur celle-là. La première fois que j'allai à Paris, ce fut sur l'impériale d'une diligence. Le conducteur, un joyeux compère, chanta toute une nuit à gorge déployée une chanson que j'ai malheureusement oubliée (j'avais eu le temps de l'apprendre par cœur), où il expliquait franchement les raisons